

Collège de Psychanalyse Groupale et Familiale

Congrès 2014

« Visage de Narcisse, séduction et perversion »

Paris, 11 et 12 octobre 2014

**Peut-on penser une incestualité « ordinaire »
au service du développement ?**

Albert CICCONE*

Peut-on penser une incestualité « ordinaire », utile au développement ?

L'idée qu'un processus psychopathologique se retrouve inévitablement à des degrés mesurés dans le fonctionnement ordinaire du psychisme, l'idée qu'un tel processus est constitutif d'une certaine manière de l'un ou de l'autre des aléas du développement, au fond l'idée qu'il n'y a pas de solution de continuité entre le normal et le pathologique n'est pas une idée nouvelle ni originale. De nombreux processus psychopathologiques ont trouvé leur version « ordinaire » dans le développement psychique d'un sujet ou dans son rapport au monde. Les processus paranoïdes, schizoïdes, par exemple, témoignent d'un fonctionnement psychopathologique mais caractérisent aussi une position psychique ordinaire (Klein, 1946). L'identification projective, autre exemple, processus à l'origine hautement toxique et pathogène (Klein, 1946), a été décrite dans sa version « normale » par Bion (1962*ab*) puis par d'autres. Les exemples peuvent se multiplier.

Certains termes néanmoins résistent à une telle mutation ou complexification, généralement pour des raisons idéologiques. Il en est ainsi par exemple de la phase d'« autisme » normale, ou de la position « autistique » (Malher, 1968 ; Marcelli, 1983). Même si ces notions décrivent des processus ou états qui ne relèvent pas de la psychopathologie, leur utilisation se heurte à des positions idéologiques qui ont conduit à leur retrait. Tout comme Tustin (1991), qui proposait de remplacer l'expression « autisme primaire normal » par « autosensualité », j'ai moi-même insisté pour nommer « position

* Psychologue, psychanalyste, professeur de psychopathologie et psychologie clinique à l'université Lumière-Lyon 2, membre du CPGF.

autosensuelle » la position dite « autistique », afin d'éviter de laisser penser que les bébés seraient tous autistes (Ciccone, 2007). Peut-être d'ailleurs en est-il de même pour le terme « incestuel ». Même si l'on envisage ce que serait un incestuel « ordinaire », les représentations sociales de l'inceste et de son interdit peuvent interdire d'employer le même terme, et, tout comme pour la position autistique devenue autosensuelle, il conviendrait d'en proposer un autre. Gardons pour l'instant provisoirement le terme, afin de partir de la situation toxique pour explorer ce que serait un incestuel ordinaire, quitte à trouver à l'avenir une formule meilleure.

Je vais d'abord dire quelques mots de l'éventuelle incestualité ordinaire chez Racamier, puis je développerai quelques réflexions sur les formes toxiques mais aussi salvatrices de deux types de relations qu'on peut considérer comme des figures du lien incestuel : la relation symbiotique d'une part et la relation tyrannique d'autre part.

Un incestuel ordinaire

Y a-t-il une incestualité ordinaire, utile, pour Racamier ? Certes Racamier écrit dans *L'Inceste et l'Incestuel* qu'il lui semble « bien difficile de trouver, ainsi que faisait Freud et ainsi [qu'il] continue de le faire [lui-même] dans [ses] explorations cliniques, un "bon côté" à l'incestualité » (1995, p. 121). Certes l'incestuel est l'aboutissement d'une séduction narcissique dévastatrice. Cependant, dans le même ouvrage, il indique que toute crise évolutive pourrait réveiller une incestualité latente. Et il ajoute : « Je ne suis pas sans saisir que cette hypothèse, si elle s'avérait, amènerait à resituer autrement ma conception de l'incestuel, mais, au point où j'en suis de cet ouvrage, je dois laisser cette question en suspens » (1995, p. 150). Il n'a malheureusement pas eu le temps de reprendre cette question. André Carel s'était saisi de cette ouverture dans son texte « Sens et valeur du processus incestuel » (1997).

On sait par ailleurs que l'incestuel est le fruit de l'antœdipe, et on sait que Racamier développe toute une conception concernant la nécessité de ce qu'il appelle un « antœdipe tempéré ». Cet antœdipe tempéré évite qu'aux yeux du sujet la vie ne soit entièrement due aux parents, que la naissance ne soit toute à la scène primitive, et que le narcissisme ne soit en péril (1992).

Dans l'antœdipe bien tempéré, la séduction narcissique originale s'efface « pour se déposer comme un limon dans le moi des deux partenaires, laissant à chacun le sentiment d'avoir fait naître l'autre. [...] Aussi peu visible mais aussi singulière et définitive qu'un filigrane, elle s'efface, et le sexuel peut advenir » (1992, p. 135). La séduction narcissique est alors « ouverte », elle est terminable, nécessaire et universelle, elle se résout en se fondant au sein du moi dont elle nourrit l'identité. Ce qu'elle laisse en dépôt c'est ce que Racamier appelle l' « idée du moi », ce sentiment profond de connivence avec le monde, d'isomorphie avec le réel, sentiment d' « être avec », d' « être ensemble » (1995, p. 9). Lorsqu'elle est « fermée », par contre, la séduction narcissique est interminable, elle aboutit à l'antœdipe dans sa version mégalomane et débouche sur l'inceste ou l'incestuel.

Racamier parle aussi de « paradoxe ouvert » et de « paradoxe fermé », ce dernier caractérisant l'incestualité.

Or, si, comme le dit Racamier, il y a une adéquation parfaite entre l'œdipe et le fantasme, et une adéquation parfaite entre l'antœdipe et l'incestuel, et si l'on peut concevoir un antœdipe tempéré, nécessaire au développement, ne faut-il pas considérer aussi un incestuel « tempéré », utile et nécessaire au développement ?

Je vais essayer de décrire quelques formes de cet incestuel ordinaire à travers les figures de la symbiose et de la tyrannie.

Incestualité et symbiose

La façon dont Racamier décrit la séduction narcissique et l'incestualité permet de rapprocher ces notions de la notion de symbiose. Cette symbiose est nécessaire au développement, mais peut évidemment mettre en impasse le développement psychique. Je défendrai aussi l'idée que la symbiose, même toxique, aliénante, est malgré tout une mesure de survie parfois nécessaire dans certains contextes traumatiques.

On peut tout d'abord noter que Racamier lui-même reconnaît que le processus de séduction narcissique est du même ordre que celui que décrit le terme de symbiose (1995, p. 6). Le terme « séduction » insiste davantage sur l'aspect dynamique et la force qui s'exerce. Et lorsque Racamier décrit la séduction narcissique en considérant le séduit comme « enclos, inclus dans l'objet séducteur » (1992, p. 129), lorsqu'il dit que « le sujet est organiquement inclus dans l'objet qui est organiquement inclus dans le sujet » (p. 130), il décrit bien une

relation symbiotique. Tout cela se produit sans fantasme : il n'est pas question de fantasme de retour au sein du corps maternel, puisqu'il s'agit d'un « désir assouvi d'avance d'une façon qui n'est que trop vraie » (p. 129), d'un retour « agi » avant les origines, l'enfant narcissiquement séduit devant être comme s'il n'était pas né. Le désir ne peut se fantasmer, ni se représenter, ni se vivre. La polarité où s'oppose désir d'autonomie et désir d'appartenance à une unité narcissique à deux est aplatie, rasée.

Racamier décrit là une séduction narcissique – ou une symbiose – destructrice, « fermée », toxique. Mais la séduction narcissique – et la symbiose – est aussi utile, nécessaire. La séduction narcissique est le ciment de l'unité qui fait suite à l'unité corporelle mère-bébé (1995). Cette séduction narcissique est mutuelle : la mère séduit le bébé tout comme le bébé séduit la mère (et on peut ajouter le père, auquel Racamier ne semble pas reconnaître un investissement primaire du bébé aussi). Cette séduction mutuelle débouche sur une unité dans laquelle chacun se reconnaît dans l'autre. La séduction nécessaire, salutaire, ouverte est « symétrique », et « pour que la conjonction réussisse, il faut que les deux partenaires soient *également* en attente l'un de l'autre » (1995, p. 15).

Ces considérations peuvent s'appliquer tout à fait à la symbiose. Celle-ci comporte bien une mutualité et une « peau commune » (Anzieu, 1985 ; Ciccone et Lhopital, 1991). Les espaces sont distincts mais entremêlés l'un dans l'autre, partageant une enveloppe commune. Par contre on peut discuter et contester la conception de la symétrie. On peut retenir la mutualité, à la limite la réciprocité, mais l'idée de symétrie entre le parent et le bébé est contestable.

Notons que, outre la symbiose, Racamier considère que la séduction narcissique est également du même ordre que l'identification adhésive, dont ont parlé Esther Bick (1986) et Donald Meltzer (1975) (Racamier ne cite que la première). Là il se trompe. La symbiose (et la séduction narcissique) suppose et repose sur des processus d'identification *projective*, et non pas d'identification adhésive, termes qui désignent un tout autre processus, bien plus archaïque et bien plus désobjectivant.

D'ailleurs, l'« engrènement » que décrit Racamier et qui est un processus central dans la séduction narcissique et dans l'incestualité, peut être considéré, lorsqu'on lit les descriptions qu'il en donne, comme un processus d'identification projective totale et massive. Et cette identification projective par ailleurs est aussi un processus qui présente une version nécessaire, utile au développement, indispensable à toute communication, comme je le rappelais plus haut. D'où là encore un argument pour considérer une incestualité, comme une symbiose, utile au développement.

Cette séduction originaire, lorsqu'elle reste ouverte, sera également à l'origine de l'empathie, des alliances narcissiques, dit Racamier (1995, p. 9-10).

Enfin, notons à propos de la notion de symbiose, que lorsque Racamier envisage les distorsions de la séduction narcissique, qui devient interminable, qui conduit au dérapage incestuel, il propose de nommer cette séduction « dyssymbiose » (1995, p. 14). La symbiose désignerait la séduction narcissique ouverte, symétrique, créatrice, la dyssymbiose la séduction narcissique fermée, dissymétrique, destructrice.

Donc, lorsque l'attente parentale (expression que je préfère à « l'attente de la mère ») n'est pas symétrique, lorsqu'elle est excessive, inextinguible, lorsqu'elle écrase la part d'attente narcissique du bébé, alors la séduction débouchera sur l'incestualité, ou sur une symbiose toxique, hostile au développement.

Et là Racamier apporte une précision de taille : lorsque la séduction est interminable, c'est non pas parce qu'elle a apporté une satisfaction narcissique à laquelle l'objet ne peut renoncer, mais c'est parce qu'elle a été frustrée. « Les attardés de la séduction narcissique ont été des frustrés précoces » (1995, p. 14). L'hyperprotection, et donc le lien symbiotique qui en découle, n'a été originellement que distance et froideur.

Symbiose ordinaire

La symbiose est donc une figure de l'incestualité. Et on peut décrire une symbiose « ordinaire », nécessaire au développement. Celle-ci fait suite à la rencontre inaugurale du bébé avec le monde (la mère, mais pas seulement). La subjectivité du bébé, tout comme la parentalité du parent, se développe à partir d'une matrice symbiotique postnatale, à partir d'une expérience d'illusion primaire, par un travail progressif de deuil et de désillusionnement. L'enfant se sépare et s'individue progressivement, le parent aussi. La parentalité n'est pas donnée, elle se construit à partir de cette matrice symbiotique primaire. L'illusion primaire est nécessaire à l'établissement des premiers liens d'attachement, des premières communications intimes, des premières expériences de compréhension.

Ces premières expériences d'intimité partagée, d'accordage affectif, de partage émotionnel, d'intersubjectivité, sont sous-tendues par les processus d'identification projective « normale », au service de la communication. L'identification projective, dans sa version développementale, est le vecteur des communications d'affects, d'émotions, des transmissions psychiques ; elle supporte pour chacun des partenaires les capacités de contact avec la vie subjective de l'autre. J'ai d'ailleurs proposé de renommer la position paranoïde-schizoïde par

les termes de « position symbiotique », pour éviter la connotation psychopathologique des termes « paranoïde » et « schizoïde » (Ciccone et Lhopital, 1991).

Évidemment, cette position symbiotique, ouverte, cette matrice symbiotique postnatale qui ouvre au développement, à la subjectivation et l'individuation, à partir d'expériences intersubjectives, peut aussi se fermer et aboutir aux formes de symbioses pathologiques, toxiques, anti-développementales, de « dyssymbioses » qui caractérisent de nombreux tableaux cliniques.

Symbiose de survie

Considérons des formes de liens symbiotiques qui, tout en étant fermés et tout en freinant le développement, peuvent néanmoins présenter un aspect salutaire. Il s'agit là de mesure de survie, de sauvegarde du lien, telles qu'on peut les observer dans les contextes traumatiques. Il en est ainsi, par exemple, dans les situations de rencontre traumatique avec un handicap, une anomalie, une psychopathologie grave et précoce chez un bébé.

La rencontre avec le handicap, la psychopathologie grave et précoce, impose une expérience traumatique de l'altérité, produit chez les parents un effet de séparation psychique brutale et précoce. Ces derniers font trop tôt l'expérience de la séparation psychique d'avec leur enfant qui devient trop tôt un autre, un étranger. Le handicap affirme l'altérité d'une façon trop précoce, trop violente et trop absolue. La parentalité s'en trouve « prématurée ».

L'illusion primaire, dont je parlais précédemment et à partir de laquelle se développe la parentalité tout comme la subjectivité de l'enfant, est ici battue en brèche. Le non-établissement ou la rupture brutale de cette illusion, par l'expérience de séparation psychique qu'impose le handicap, vont conduire le parent à tenter de retrouver cette illusion primaire, en reconstruisant la matrice symbiotique postnatale. Mais cette illusion, secondaire, sera alors défensive, car elle contiendra la connaissance de l'altérité, de la séparation psychique brutale et précoce, et elle sera au service du maintien à tout prix de la symbiose, de la non-séparation, pour éviter le retour des effets désintégrateurs dus à l'expérience traumatique de l'altérité absolue.

Il s'agit donc là d'une mesure défensive contre la séparation psychique traumatique. Cette symbiose secondaire entre le parent et l'enfant est au service de la tentative de retrouvaille d'une illusion primaire, de la tentative de reconstruction d'une matrice symbiotique postnatale. Le fantasme qui anime alors le parent ou la famille est celui de réintroduire l'enfant dans le ventre maternel, dans l'utérus familial, pour qu'il se répare, et

pour qu'il répare le ventre familial, qu'il reconstitue la complétude narcissique du corps familial qui a volé en éclats.

La nature symbiotique du lien parent-enfant telle que la génère le handicap ou la psychopathologie précoce rend compte de l'hypertrophie de la dimension narcissique du lien de filiation, là où l'on peut situer l'incestualité, mais elle témoigne aussi de la problématique œdipienne que vient parfois masquer cette inflation narcissique, et qui contient non plus seulement l'incestualité mais un certain nombre de fantasmes. Le handicap réactif, alimente les fantasmes incestueux. Il représente la punition expiatoire du désir coupable, de la faute.

Mais si les fantasmes incestueux sont mobilisés, si l'enfant devient un « enfant de la faute », on peut dire aussi que l'anomalie rend possible le déploiement du fantasme incestueux, voire de l'agi incestuel, dès lors que par elle-même la faute a déjà été expiée.

La faute, la transgression concerne en particulier le désir d'enfant, autrement dit le désir de prendre la place du parent. Le handicap répond dans le fantasme à la transgression et confirme l'interdit de parentalité ou de sexualité, celles-ci étant réservées, dans la logique œdipienne, infantile, à la génération précédente. Et dans le même temps, parce que la faute a été punie, expiée, le handicap autorise le désir incestueux que le lien symbiotique vient éponger.

Le traumatisme du handicap génère donc de la culpabilité, sous différentes formes, dont bien sûr la culpabilité d'avoir produit le traumatisme, de n'avoir pas pu l'empêcher, et dont aussi la culpabilité œdipienne liée aux fantasmes incestueux que je viens d'évoquer et qui est réveillée, réchauffée. Mais un tel traumatisme génère aussi un autre éprouvé, un autre affect, plus archaïque ou plus narcissique : il s'agit de l'affect de honte (Cicccone et Ferrant, 2009). La culpabilité sera rattachée préférentiellement aux fantasmes incestueux, la honte, par contre, sera davantage traitée par et produira l'incestualité.

Le lien symbiotique traite la honte. La honte est bien entendu l'effet du traumatisme, l'effet de la disqualification du moi devant son idéal, l'effet de la blessure narcissique visible du dehors et qui endommage le moi, l'humilie. Mais on peut dire que la honte aura aussi une fonction : elle aura pour fonction d'être gardienne des jouissances secrètes du lien incestuel.

Ces jouissances ont à voir en particulier avec l'analité. La honte est en effet fortement liée à l'analité, ainsi qu'au regard – le regard d'autrui et le regard de son propre idéal sur soi-même. La honte concerne l'analité exposée au regard. On peut dire que la situation prototypique de la honte est celle de l'enfant dont le monde voit qu'il a déféqué dans sa culotte. La honte pousse à fuir le regard et à enfouir l'analité.

Et ces jouissances que la honte vient garder, dans l'expérience traumatique du handicap et de la psychopathologie précoce, seront entre autres liées à l'incestualité enfouie dans les liens symbiotiques.

Toutefois, on peut dire que la symbiose secondaire, et l'incestualité qui peut s'en suivre, est paradoxalement une tentative de réparation du lien. C'est souvent la seule issue – qui est aussi une impasse – pour sauvegarder le lien. Face à la disqualification de la parentalité, voire de l'humanité même, face aux désirs non reconnus d'abandon ou de meurtre, l'investissement désobjectalisant, désobjectivant, l'investissement de l'enfant comme un objet-à-réparer, par exemple, est souvent le seul investissement possible qui garantisse le lien. Cette considération me semble importante pour le travail de soin, car on n'est pas dans la même disposition contre-transférentielle si l'on se dit les choses ainsi, ou bien si l'on ne considère que l'aspect destructeur d'un tel lien – cela ne signifie pas, bien entendu, que l'incestualité au service du lien ne soit pas destructrice, et que cette dimension ne doive pas être pleinement prise en considération.

Par ailleurs, l'incestualité s'accompagne fréquemment d'identifications forcées, que beaucoup ont explorées et que j'ai moi-même décrites sous les termes d'empiétements imagoïques (Ciccone, 1999), lesquels produiront d'éventuels renversements générationnels : l'enfant sera fortement identifié à une imago, à un ancêtre porteur d'un stigmat, imago qui empiètera et aliènera l'identité de l'enfant. Mais cette recherche d'identification forcée répond aussi en partie à la rupture du lien de filiation, à la rupture du lien généalogique, telle que la produit le handicap.

Une mère d'un enfant IMC, par exemple, avait dans sa généalogie un grand-père héroïque, qui avait perdu un bras à la guerre, et qui avait surmonté ce handicap, réalisé tout un tas de travaux spectaculaires, comme construire seul sa maison, par exemple, et cette mère projetait sur le bébé cette imago héroïque, cette figure d'handicapé héroïque, de héros méconnu, ce qui bien sûr surchargeait l'enfant d'un fardeau supplémentaire et l'exposait à de nouveaux effets de déception, ce que l'on pouvait observer très directement dans les interactions mère-bébé. En effet, chaque fois par exemple qu'une représentation du handicap apparaissait sur la scène de l'interaction – par exemple, l'enfant était souvent intéressé par une figurine d'animal, mais qui avait une patte cassée et ne tenait pas debout –, la mère éloignait systématiquement, sans même s'en apercevoir, l'objet évocateur du handicap, la représentation du handicap, tout en parlant de choses et d'autres, et en particulier tout en objectivant les progrès de l'enfant, dans un discours maniaque qui mettait en scène un bébé idéalisé, grandiose. Le bébé alors s'absentait, ou bien manifestait un mouvement auto-agressif, ou bien encore babillait des sons incompréhensibles, et la mère, agacée, confrontée à une déception répétitive, le disqualifiait et se montrait intrusive : « Tiens-toi droit ! », hurlait-elle à son encontre, par exemple.

On voyait comment l'enfant ne pouvait honorer un tel « contrat narcissique » : reprendre à son propre compte l'idéal de l'ancêtre, se tenir droit malgré le manque, comme le grand-père héroïque. Et c'est ainsi que se mettent en place les conditions de développement d'un lien tyrannique, comme je l'évoquerai plus loin.

Cette projection identificatoire, cet empiètement imagoïque avait pour fonction, outre la gestion des conflictualités œdipiennes, de suturer le lien de filiation brisé par le handicap, de restaurer le lien généalogique. L'enfant, identifié au grand-père handicapé héroïque, est bien dans la généalogie, lui dont le handicap produit une altérité brutale et absolue, le situe hors génération, hors généalogie, produit une « dé-génération ».

On peut dire que l'incestualité, qui qualifie ces empiètements, ces captures identificatoires, participe ainsi à la suture du lien de filiation, du lien générationnel et généalogique. Il s'agit là encore d'une mesure de survie du lien, mesure évidemment en impasse, puisqu'elle piège le lien qu'elle sauvegarde.

Incestualité et tyrannie

Autre figure qui me semble pouvoir être considérée comme une figure de l'incestualité : la tyrannie.

Racamier avait bien signalé l'incestualité et l'antœdipe chez le tyran, certes paranoïaque (1992, p. 162). Mais surtout, tout ce qu'il décrit de la perversion narcissique peut quasiment en tous points s'appliquer au tyran. Et ses descriptions sont très proches des conceptions d'un auteur qui a été l'un des premiers à réaliser une approche psychanalytique de la tyrannie : Donald Meltzer.

Dans un texte fondateur de l'approche psychanalytique de la tyrannie, Meltzer (1968) décrit la tyrannie sur la scène psychique, interne, et sur la scène sociale, externe.

Meltzer est un élève de Bion, et ce dernier avait déjà considéré les liens internes tyranniques dans le cadre de la psychose (Bion, 1957) : il avait décrit la tyrannie des parties psychotiques sur le self qui doit se soumettre, sacrifier ses potentialités de développement. Cette tyrannie psychotique représente une défense contre un danger encore plus grand : celui de la perte totale du noyau du sentiment d'identité, du sentiment d'être.

Meltzer prolonge et développe l'idée selon laquelle la tyrannie est une organisation défensive contre des éprouvés de terreur inconsciente et des angoisses dépressives. La soumission à la tyrannie ou le lien addictif à une partie tyrannique interne et omnipotente sont maintenus par l'effroi, l'effroi ressenti face à la perspective de perdre la protection illusoire contre la terreur, illusion de protection que donne la partie tyrannique omnisciente et omnipotente. La soumission à la tyrannie est donc une façon d'échapper à l'éprouvé de terreur. Il y a là un paradoxe : en faisant régner la terreur, le tyran – ou la partie tyrannique du soi (car Meltzer parle là des relations entre les différentes parties du soi, entre les objets internes) – protège (illusoirement) des éprouvés de terreur.

Meltzer explore donc les processus de tyrannie interne, qui sous-tendent en particulier les perversions et les addictions, mais il explore aussi le contexte social de la tyrannie – la tyrannie comme perversion sociale qui sert de défense contre les souffrances dépressives et les expériences de terreur. De nombreuses situations sociales apparemment innocentes sont infiltrées de tyrannie, constate cet auteur qui soulève d'ailleurs la question du rôle social de la psychanalyse face à ces phénomènes.

Meltzer a ensuite développé et précisé ses conceptions sur la tyrannie-et-soumission, en éclairant l'aspect intersubjectif, et en précisant le point de vue du tyran (1987). Qu'est-ce que la tyrannie-et-soumission ? La tyrannie-et-soumission est caractérisée par la destruction par le tyran d'un objet interne de l'esclave pour en assumer le rôle. L'enjeu pour le tyran est d'aménager des angoisses persécutoires extrêmes qui le harcèlent, en se trouvant un esclave dans lequel projeter ces angoisses. La tyrannie-et-soumission, comme le sadomasochisme, est réversible, et le tyran vit dans la crainte continue d'une rébellion de l'esclave.

Comment le tyran fabrique-t-il un esclave ? Il peut en trouver un par hasard, qui passerait par là à la recherche d'un tyran. Mais le processus général consiste, pour le tyran, à détruire un objet interne d'un autre et à prendre la place et assumer la fonction de cet objet, particulièrement celle du surmoi. Le tyran établit sa position en détruisant les relations

internes de la personne qui se soumet ou qu'il soumet à lui. Je crois qu'on peut reconnaître là la perversion narcissique.

Par ailleurs, la tyrannie-et-soumission se différencie du sadomasochisme. Si le sadomasochisme peut s'exporter dans la sphère sociale, produisant une perversion sociale, celui-ci fait fondamentalement partie de la vie sexuelle intime, du « jeu » de cette relation intime. La tyrannie-et-soumission, par contre, dit Meltzer, concerne un problème beaucoup plus primitif, une question de survie, elle est une « affaire sérieuse » qui s'extrapole beaucoup plus naturellement et continuellement dans le social.

Meltzer souligne aussi la place et la fonction de l'analité dans la tyrannie-et-soumission, comme dans le sadomasochisme (1992), et on pourrait ajouter : comme dans la perversion narcissique. Le tyran vit dans un monde anal, dans un derrière, dans un cloaque, un « claustrum », dit Meltzer. Il s'agit d'une zone de la réalité psychique qui est imprégnée d'une atmosphère sadique et où règnent la violence, la tyrannie et la soumission. L'atmosphère de terreur est plus particulièrement caractérisée par ce que Bion (1962a) appelait la « terreur sans nom », qui correspond à l'expérience d'être laissé tomber dans la solitude absolue. Le système de valeurs n'est pas dominé par le confort ni par le plaisir érotique ; il n'existe qu'une seule valeur : la survie.

On peut trouver une figuration de cette conception du claustrum, anal, par exemple dans toutes les histoires de science fiction où il y a toujours un personnage sordide retranché dans une grotte, un antre, et qui derrière ses ordinateurs contrôle le monde.

Ce monde – interne et externe – de la tyrannie est aussi un univers de groupes, ou plutôt de tribus, dominé par ce que Bion (1961) appelait la « mentalité de groupe ». Dans un tel monde règnent les conduites addictives et perverses, et le sujet confie sa survie au bon vouloir d'un objet malveillant. Le leader naturel, dans la mentalité de groupe, est un psychopathe schizoïde, comme Bion lui-même le conclut (1961 – Bion observait que les petits groupes, thérapeutiques, en quête d'un leader choisissent toujours un « schizophrène-paranoïde », un « hystérique avancé » ou un « psychopathe à tendances délinquantes »).

Bref, la « mentalité » du monde tyrannique est toujours marquée par l'omnipotence ou l'omniscience et ses différentes figures, par l'excitation et la violence qui remplacent l'intimité émotionnelle, et par l'imposture – l'identité développée étant une identité pseudo.

Voilà donc l'atmosphère de l'univers mental dans lequel se développe la tyrannie. On peut reconnaître l'ambiance de la perversion narcissique.

Ce qui manque dans cet univers, c'est l'atmosphère d'une vie familiale, dit Meltzer, c'est-à-dire en particulier une différenciation nette entre adultes et enfants quant aux

capacités, aux responsabilités, aux prérogatives, une distinction claire des expériences infantiles et adultes. À cette organisation intrinsèque se substitue entièrement la hiérarchie.

Et Meltzer décrit comment naturellement les groupes, les institutions tendent à s'organiser selon ces « mentalités de groupe » (au sens de Bion), notamment chaque fois que ces groupes ou institutions sont structurés par la hiérarchie, ce qui est quasiment toujours le cas. Meltzer montre donc comment les organisations hiérarchiques reposent toujours sur un système de tyrannie-et-soumission, et comment le groupe-de-travail (au sens que donne Bion à ce terme) qui heureusement, même dans les conditions les plus barbares, continue d'exister, est toujours condamné à la clandestinité.

L'organisation hiérarchique est donc toujours infiltrée de logiques relevant des systèmes de tyrannie-et-soumission, soutient Meltzer, qui articule ainsi les points de vue intrasubjectif, inter ou transsubjectif, et groupal, social, voire politique.

Meltzer (1976), tout comme Rosenfeld (1987), avaient aussi décrit le modèle du « gang interne » et de l'organisation-gang de la famille, de cette groupalité interne et externe organisée comme un gang. Certaines typologies familiales – et notamment celles qui contiennent des liens tyranniques – relèvent d'une organisation du groupe familial qui correspond davantage à un gang, ou à une bande d'adolescents, qu'à une famille – une telle observation est courante dans la clinique.

L'organisation en gang a en effet beaucoup à voir avec les logiques adolescentes. Et si on évoque souvent les logiques archaïques, infantiles, dans les organisations tyranniques – comme je le fais moi-même –, il faudrait aussi bien sûr parler des logiques adolescentes et des logiques œdipiennes dans les liens tyranniques (logiques qui ressaisissent, en partie, un certain nombre de problématiques archaïques).

On peut dire en fait que la violence tyrannique peut prendre l'allure de l'œdipe, mais elle n'en a que l'allure, le masque qui recouvre des logiques que Racamier qualifierait d'antœdipiennes.

La tyrannie évolue donc dans un monde anal. Elle consiste pour le tyran à détruire un objet interne de l'esclave pour en prendre la place.

Pourquoi le tyran a-t-il besoin d'un esclave ? Pour des enjeux narcissiques, et en particulier pour projeter dans l'autre, faire prendre en charge à l'autre ses propres angoisses, ses propres éprouvés d'impuissance, de détresse, ses propres affects, et en particulier la culpabilité et la honte. L'esclave est le « porte-affects », pourrait-on dire, du tyran.

L'esclave se soumet et reste, on l'a vu, parce qu'il est terrorisé, mais aussi parce qu'il a l'illusion de trouver une protection auprès du tyran. Et on peut dire que les mêmes liens se

déploient dans la scène interne du tyran. Le tyran est lui-même un esclave, il est lui-même soumis à un tyran interne, à un objet tyrannique à l'intérieur de lui. Et ce sont les affects insupportables et l'absence d'objet secourable qui poussent le sujet à se soumettre de façon addictive à un tyran, interne ou externe.

Je disais que les affects dont cherche à se débarrasser le tyran, et dont l'esclave est porteur, concernent souvent la honte et la culpabilité. La honte, je le disais précédemment, est liée à l'analité, et à l'analité exposée. Le tyran vit dans la crainte de l'humiliation, et il renverse l'humiliation en une idéalisation grandiose du soi, en projetant dans l'autre, en faisant prendre en charge à l'autre ses affects de honte comme de culpabilité. Mais plus le soi est grandiose, plus l'humiliation est intense, et plus la destructivité anale sera violente.

Voilà une des logiques de la tyrannie, où le sujet développe et exhibe un soi grandiose, idéalisé, omnipotent, et d'autant plus omnipotent qu'il est confronté à l'humiliation, à l'impuissance, blessure narcissique qu'il doit à tout prix éviter, et qui le conduit à exercer des violences importantes.

On le voit, analité, grandiosité et tyrannie sont solidaires.

Voici un bref exemple qui illustre cette articulation tyrannie/grandiosité/analité, et cette fonction de porte-affect, ici de porte-honte¹.

Il s'agit d'une femme avancée en âge (elle a dans les 70 ans) qui consulte car elle essaie de se séparer de son mari. Celui-ci est un véritable tyran cruel, pervers, qui maltraite sexuellement sa femme depuis de nombreuses années. Il l'a littéralement « cassée » : celle-ci souffre en effet d'ostéoporose et s'est concrètement cassé des os sous l'effet de la violence physique de son mari. Celui-ci a aussi incesté leur fille il y a une vingtaine d'années, avant de violer quotidiennement son épouse de différentes manières, car tout cela a commencé quand il est devenu impuissant.

Je ne vais pas entrer dans les détails mais le matériel que je pourrais exposer met en évidence le caractère anal du monde dans lequel vit ce couple. Cette dame parle non seulement des « cochonneries » que fait son mari, de la « merde » dans laquelle elle est, mais aussi de celle dans laquelle elle a toujours été, évoquant l'incontinence de son père qu'elle a dû soigner pendant des années et qui n'acceptait d'être nettoyé que par elle. Si son mari a perdu son phallus, blessure narcissique honteuse insurmontable, l'exhibition phallique grandiose se retrouve dans certaines de ses activités, comme par exemple des « concours de jardin » : il participe, en effet, à des concours de jardin, où il brille aux yeux de tous dans le village qu'ils habitent car il a toujours « les tomates qui montent le plus haut »...

On peut dire que cet homme se débarrasse de la honte par la tyrannie perverse, omnipotente, qui avilie, rabaisse, « abjecte » l'autre, pourrait-on dire. La honte est transmise,

¹ On peut retrouver cet exemple dans Ciccone et Ferrant, 2009.

hébergée, éprouvée par son épouse (par l'effet de processus identificatoires projectifs) à différents endroits : elle a honte de l'humiliation qu'elle subit, mais aussi de la manière dont elle a entretenu ce lien (et elle relate différents contextes de séparation, suite à des hospitalisations, par exemple, où elle aurait pu rompre ce lien mais où elle est revenue chaque fois chercher son mari tyran).

Il faut bien sûr souligner la puissance des alliances inconscientes, des pactes scellés entre les protagonistes du lien tyrannique, des jouissances secrètes qui font que la séparation est souvent aussi impossible sinon plus que la vie commune.

On peut donc dire que le tyran – tout tyran – est toujours un gros bébé immature, gonflé narcissiquement, dont l'enflure du narcissisme prend la place d'un processus de développement, de croissance mentale, et qui se débrouille pour faire prendre en charge par d'autres ses angoisses, ses terreurs (qu'il n'a pas pu apprendre à gérer lui-même, puisqu'il n'a pas grandi, puisqu'il est frauduleusement adulte). Il développe non pas un soi adulte, mais un soi grandiose qui répond à un profond sentiment d'humiliation. Le tyran vit dans un monde infantile, archaïque, où les enjeux sont essentiellement d'ordre narcissique, et il installe ce monde au-dehors, il l'impose. Il s'agit d'un monde anal, organisé selon des logiques anales, où règne la violence sous des formes manifestes, brutes, ou bien sophistiquées, masquées. La communication est remplacée par l'influence, l'induction, l'emprise ; la conviction ou la démonstration par la persuasion, etc. Autrement dit, dans un tel monde, la pensée a peu de place, les projections, les projectiles remplacent les communications de pensées.

La tyrannie a en effet pour effet de – et consiste à – empêcher de penser. Meltzer disait que le tyran tue les bébés internes de l'autre. Autrement dit il tue ou cherche à tuer la créativité, il attaque la pensée de l'autre. Et on sait combien Racamier soulignait la façon dont la pensée est attaquée par le pervers narcissique : sa pensée est une « antipensée », une « pensée pour ne pas penser. Alors que la pensée est toute faite de liaisons, la pensée perverse n'opère que dans la disjonction et dans la déliaison. [...] Les "instruments" (contacts et pensées) utilisés d'ordinaire pour le lien sont, par le pervers, employés systématiquement pour la déliaison » (1992, p. 297).

Il y a différentes manières de neutraliser la pensée d'un autre. Harold Searles dans *L'Effort pour rendre l'autre fou* (1965) avait décrit dans le détail différents procédés interactifs, intersubjectifs, plus ou moins manifestes, plus ou moins apparemment innocents, qui neutralisent la pensée, empêchent l'autre de penser.

J'ai fait récemment l'expérience d'un de ces procédés. J'étais invité dans un pays étranger, dans lequel j'ai été très bien accueilli, très bien reçu. Mais j'ai été volé deux fois, par des chauffeurs de taxi à l'affût de touristes crédules. Et j'ai été intéressé par leur manière d'opérer.

Par exemple, lorsque – l'une de ces deux fois – j'ai demandé préalablement le prix de la course – car on m'avait prévenu de toujours demander avant – et que j'ai affiché ma surprise d'entendre que le prix annoncé était dix fois plus élevé que celui que j'avais payé pour venir à l'endroit où j'étais (je rentrais à mon hôtel), le chauffeur s'est mis à me convaincre de la justesse du montant dont il me soulagerait, tout en me précisant que c'est le compteur qui fixerait le prix, et tout cela en s'agitant, en gesticulant, en parlant très fort et d'une manière ininterrompue. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il voulait dire – en plus il mélangeait des mots français et des mots de la langue locale – tout simplement parce que je n'arrivais pas à penser. Il me « prenait la tête » comme disent les adolescents. J'essayais de m'extraire de cette atmosphère emprisonnante en fixant mon attention sur le compteur, mais j'étais encore plus traumatisé en le voyant tourner à une vitesse folle (il était bien sûr trafiqué). Je n'ai même pas eu l'espace pour penser que je devrais lui dire de s'arrêter et de me déposer, et à la fin de la course j'étais prêt à lui donner n'importe quelle somme pourvu qu'il se taise. J'ai réussi à ne lui donner que la moitié de ce qu'il me réclamait, bien qu'il continuât d'essayer de m'escroquer : en effet, alors que j'essayais de rassembler mes esprits pour m'y retrouver dans la monnaie du pays, il me harcelait en criant que telle pièce n'avait que telle valeur, alors qu'elle valait en réalité dix fois plus.

Mais le plus étonnant, et c'est là où on mesure la puissance du tyran, c'est qu'à un certain moment et pendant un certain temps, je me suis mis à douter, et à penser qu'il avait raison, que c'est le taxi précédent qui m'avait conduit là où j'étais qui s'était trompé ou qui avait été généreux. On voit comment on peut intérioriser le discours du tyran, intérioriser la situation traumatique, intérioriser la culpabilité. J'ai pu revenir à la raison rapidement, mais on peut penser qu'être soumis répétitivement et continuellement à une telle destructivité détruit la pensée.

À un degré moindre, on sait qu'on peut remplacer par le bruit de la parole la force de conviction des idées, lorsque justement on n'a pas d'idées.

Une petite réflexion pour terminer cette présentation de la tyrannie, et qui concerne l'aspect intersubjectif mais aussi social, point de vue que prenait Meltzer, de la tyrannie. On peut dire que l'incestualité, la perversion narcissique, la tyrannie nient l'intimité, la disqualifient, l'empêchent. Et on peut s'interroger sur les possibilités techniques actuelles qui permettent à des parents, par exemple, en téléchargeant un simple logiciel, d'avoir accès à l'intégralité des communications, des photos, des mails, des échanges de leurs enfants sur leurs réseaux sociaux, sur les sites divers avec leurs amis virtuels, que ce soit depuis leur ordinateur, leur téléphone, leur tablette. Un adolescent dont les parents se plaignaient sans cesse de ses secrets, de ses mensonges, de sa non-fiabilité me dit récemment s'être tout d'un

coup aperçu que son père pénétrait ainsi toute son intimité depuis plusieurs mois et peut-être plusieurs années. On peut se demander quelle intimité les progrès techniques, les modes actuels de communication, de présence sur la « toile », sont en train de fabriquer.

Tyrannie ordinaire

La tyrannie est donc proche de la perversion narcissique. Elle est une figure de l'incestualité et une violence destructrice. Mais elle a aussi un aspect « ordinaire » et développemental. Le bébé « ordinaire » est « ordinairement tyrannique ». Le monde anal, archaïque, dans lequel se déploie la tyrannie, comme on l'a vu avec Meltzer, n'est bien sûr pas étranger au bébé, il lui est même familier. La nécessité de trouver des porte-affects, comme je le disais, de trouver un espace mental dans lequel projeter les émotions irreprésentables, est une contrainte qui s'impose à tout bébé, avec urgence.

Il y a donc une tyrannie « ordinaire » du bébé, qui a besoin de l'objet et de maltraiter l'objet à des fins narcissiques. Une telle tyrannie « ordinaire » produit de la haine, « ordinaire » elle aussi, dans le lien au bébé, et est aussi l'effet de cette haine. Le bébé est une « Majesté » disait Freud (1914), parce qu'il est idéalisé ; mais on peut ajouter qu'il l'est aussi et surtout parce qu'il est tyrannique. Et cette tyrannie sera l'une des sources de la haine parentale, haine légitime qui devra être liée au sein de l'ambivalence (Winnicott a bien exploré cette haine du parent envers le bébé – 1947).

La tyrannie comme traitement de l'incestualité

Si le lien tyrannique est inévitable dans l'investissement du monde par le bébé, on peut considérer aussi le lien tyrannique comme parfois l'effet d'une tentative de traitement de l'incestualité, de résistance à l'incestualité. L'enfant tyran, par exemple, est souvent un enfant qui lutte contre une séduction parentale, maternelle, narcissique, tout en réalisant, dans le même mouvement et pour lui-même, le désir incestuel de posséder l'objet pour sa propre jouissance.

La clinique des enfants tyrans, des enfants qui « poussent à bout » (Ciccone, 2003), nous montre régulièrement de telles constellations.

| Tel ce très jeune enfant qui pousse ses parents à bout, qui prend des crises de rage à la moindre frustration, se roule par terre, se frappe la tête, frappe ses parents, et qui règne

en maître tyrannique sur la famille. Après chaque crise cet enfant s'accroche au corps du parent présent, s'enroule de ses bras pour se faire consoler, comme s'il fallait aller jusque là pour faire exister un parent consolateur, un parent aimant, comme s'il n'était jamais sûr de l'amour parental, jamais convaincu. Il ne supporte pas que ses parents lui résistent, lui échappent, il ne supporte pas de dormir seul et partage depuis toujours le lit parental.

Pour faire très vite, on dira que cet enfant a pour mission de réparer le narcissisme parental, d'assurer la complétude du narcissisme des parents, qui se sont unis dans un deuil partagé. Cet enfant n'est jamais sûr d'être investi pour lui-même et non pour garantir la tranquillité narcissique des parents. Son comportement omnipotent et intolérant est une façon de dénoncer cet héritage narcissique, de résister à la séduction parentale. Et, par exemple, alors qu'il accepte d'investir son lit, au prix de conflits importants, sa mère lui fait savoir qu'elle l'attend dans le sien, qu'elle ne peut s'endormir que si elle retrouve le contact tendre avec lui, car cela d'une part la restaure, et d'autre part apaise sa culpabilité d'avoir été « méchante » pendant toute la journée où elle doit lutter contre lui, parfois le violenter.

Mais – et c'est là toute la complexité de la transmission psychique – en même temps qu'il dénonce cet héritage, cette mission narcissique, il s'inscrit dans un scénario fantasmatique parental partagé : il est en effet identifié aux parents qui, enfants, avaient dû l'un et l'autre lutter contre leur propre père tyrannique et cruel, et qui se retrouvent chacun dans cette situation de se sentir identique à leur père cruel dès qu'ils doivent mettre la moindre limite à l'enfant. Cet enfant commémore donc la relation à un père tyrannique, occupe une place dans le fantasme selon lequel il faut protéger un enfant de la violence du père. Il représente tour à tour le bébé en danger et l'imgo cruelle. D'autres fantasmes du même ordre concernant les imagos maternelles lient aussi les protagonistes de cette famille.

Bref, la tyrannie de l'enfant est une mesure de résistance à une double séduction narcissique.

On pourrait donner d'autres exemples dans le champ du handicap, dont j'ai parlé précédemment. De nombreux enfants porteurs de handicap deviennent tyranniques. La tyrannie s'explique bien sûr par la rencontre avec un environnement effondré, blessé, et par la nécessité de le provoquer pour vérifier qu'il résiste, ou pour le réanimer. Elle s'explique aussi par l'échec parental à exercer une autorité structurante, sécurisante, du fait de la culpabilité d'avoir « abîmé » l'enfant. Mais la tyrannie est aussi une modalité de résistance à l'incestualité des liens symbiotiques secondaires que j'ai décrits plus haut, et à l'emprise sur le corps de l'enfant qu'on peut souvent observer. On peut observer cette emprise, par exemple, dans les exigences rééducatives, fonctionnelles, l'investissement de l'enfant comme

corps-à-réparer (même si de telles actions sont bien sûr nécessaires). Et celle-ci peut conduire l'enfant dès bébé à résister activement, à lutter ouvertement et de façon tyrannique pour une appropriation de son propre corps, puis plus tard à revendiquer le handicap de façon provocante.

Un enfant sourd, par exemple, dont la mère souhaitait qu'il se laisse pousser les cheveux pour masquer ses prothèses, signes de la blessure narcissique, de l'humiliation honteuse, exigeait de sa mère non seulement de pouvoir se couper les cheveux, mais aussi de lui acheter des prothèses de couleur *rouge fluo*...

Il y a là pour l'enfant un renversement de l'humiliation, de la honte, de la blessure narcissique en exhibition phallique, et un « retour à l'envoyeur » de ces affects pourrait-on dire.

La tyrannie est une figure de l'incestualité, elle produit aussi l'incestualité, et elle répond également à l'incestualité, à la jouissance, à la possession et l'utilisation narcissiques de l'enfant par le parent.

BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU D. (1985), *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.

BICK E. (1986), « Considérations ultérieures sur la fonction de la peau dans les relations d'objet précoces », trad. fr., in *Les Écrits de Martha Harris et d'Esther Bick*, Larmor-Plage, Le Hublot, 1998, p. 141-152.

BION (1957), « Différenciation de la part psychotique et de la part non psychotique de la personnalité », trad. fr., *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n°10, 1974, p. 61-78.

BION W.R. (1961), *Recherches sur les petits groupes*, trad. fr., Paris, PUF, 1982.

BION W.R. (1962a) « Une théorie de l'activité de pensée », trad. fr., in *Réflexion faite*, Paris, PUF, 1983, p. 125-135.

BION W.R. (1962b), *Aux sources de l'expérience*, trad. fr., Paris, PUF, 1979.

CAREL A. (1997), « Sens et valeur du processus incestuel », *Groupal*, n° 3.

CICCONE A. (1999), *La Transmission psychique inconsciente*, nouvelle édition refondue, augmentée et mise à jour, Paris, Dunod, 2012.

- CICCONE A. (2003), « Les enfants qui "poussent à bout" : logiques du lien tyrannique », in Ciccone (sous la dir. de), *Psychanalyse du lien tyrannique*, Paris, Dunod, p. 11-45.
- CICCONE A. (2007), « Psychopathologie du bébé, de l'enfant et de l'adolescent », in Roussillon (sous la dir. de), *Manuel de psychologie et de psychopathologie clinique générale*, Paris, Elsevier-Masson, p. 277-400.
- CICCONE A., FERRANT A. (2009), *Honte, Culpabilité et Traumatisme*, Paris, Dunod.
- CICCONE A., LHOPITAL M. (1991), *Naissance à la vie psychique*, nouvelle édition refondue, augmentée et mise à jour, Paris, Dunod, 2001.
- FREUD S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », trad. fr., in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1985, p. 81-105.
- KLEIN M. (1946), « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes », trad. fr., in Klein et al., *Développement de la psychanalyse*, trad. fr., Paris, PUF, 1980, p. 247-300.
- MAHLER M. (1968), *Psychose infantile, Symbiose humaine et Individuation*, trad. fr., Paris, Payot, 1977.
- MARCELLI D. (1983), « La position autistique. Hypothèses psychopathologiques et ontogénétiques », *La Psychiatrie de l'enfant*, vol. XXVI, fasc. 1, p. 5-55.
- MELTZER D. (1968), « La tyrannie », trad. fr., in *Les Structures sexuelles de la vie psychique*, Paris, Payot, 1977, p. 225-235, et in Ciccone et al., *Psychanalyse du lien tyrannique*, Paris, Dunod, 2003, p. 157-166.
- MELTZER D. (1976) *Un modèle psychanalytique de l'enfant-dans-sa-famille-dans-la-communauté*, trad. fr., Paris, Éd. du Collège, 2004.
- MELTZER D. (1987), « Sadomasochisme et tyrannie-et-soumission : une différenciation essentielle », trad. fr., in *Donald Meltzer à Paris. Conférences et séminaires au GERPEN*, Larmor-Plage, Le Hublot, 2013, p. 101-108.
- MELTZER D. (1992), *Le Claustum*, trad. fr., Larmor-Plage, Le Hublot, 1999.
- MELTZER D., BREMNER J., HOXTER S., WEDDELL D., WITTENBERG I. (1975), *Explorations dans le monde de l'autisme*, trad. fr., Paris, Payot, 1984.
- RACAMIER P.-C. (1992), *Le Génie des origines*, Paris, Payot.
- RACAMIER P.-C. (1995), *L'Inceste et l'Incestuel*, 2^{ème} édition, Paris, Dunod, 2010.
- ROSENFELD H. (1987), *Impasse et Interprétation*, trad. fr., Paris, PUF, 1990.
- SEARLES H. (1965), *L'Effort pour rendre l'autre fou*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1977.
- TUSTIN (1991), « Vues nouvelles sur l'autisme psychogénétique », trad. fr., *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 17, 1995, p. 279-293.
- WINNICOTT D.W. (1947), « La haine dans le contre-transfert », trad. fr., in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1976, p. 48-58.